



QUATUOR

Une nouvelle de *MIJO*

ELLE

Comme à chacune de ses sorties, M. X s'arrête d'abord sur le palier de la porte, pieds serrés, bras ballants le long du corps. Un coin de rideau se soulève au rez de chaussée libérant les particules de lumière qui enveloppent sa silhouette d'un halo surnaturel. Je ne suis pas la seule à l'observer tandis qu'il rejette brusquement la tête en arrière, ployant les épaules et le haut du dos, comme un contorsionniste, pour contempler...le vide. La concierge est à son poste ! Toujours à espionner ! Après tout, je fais pareil. Sauf que moi, je ne cafarde pas. C'est juste pour tuer le temps.

Plus étrange est la fenêtre d'en face qui n'est jamais éclairée, jamais nettoyée et qui ne prend vie que pour le départ de M. X. J'aurais juré pourtant que le bâtiment en question était vide. Ce soir, j'ai cru apercevoir un point lumineux tel un oeil, avide, avec cette étrange impression de déjà vu, une lueur que je connais déjà, que j'ai si souvent croisée sur les champs de bataille...

Qui est M. X ? Avant, j'aurais enquêté discrètement. J'en avais l'autorité et les moyens. Maintenant... Que peut-il bien voir pendant ce rituel quotidien qui le fige et semble l'absorber totalement ?

Le ciel est chargé et bas. Les éclairages réduits au strict minimum dans le respect de la loi sur les économies d'énergies. Les ouvertures des ensembles mitoyens restent hermétiquement closes. Même en forçant mon imagination, il n'y a rien qui justifie une telle attitude : ni étoiles, ni lunes, ni ombres, ni bruits insolites. Rien que l'obscurité épaisse d'une atmosphère polluée véhiculant poussières et particules et des murailles de façades aveugles qui se perdent à l'infini.

Tout aussi brusquement qu'il s'était transformé en statue, M. X reprend vie, enfile son masque respiratoire et d'un mouvement saccadé, part, tête baissée, vers un objectif inconnu. Et, tout aussi brusquement, mon cœur bat la chamade. Je voudrais crier « Revenez, c'est trop dangereux » Mais pour crier, encore faudrait-il avoir une voix ! Je pouvais bien vouloir hurler, rien ni personne ne m'entendrait jamais plus.

Le rideau du rez-de-chaussée retombe, plongeant notre portion de rue dans une obscurité totale. Une fois de plus, je me persuade de rester éveillée dans l'attente du retour de mon mystérieux voisin, essayant de déterminer un rythme dans ces promenades nocturnes. A part la pause sur le palier, je n'en ai trouvé aucun. Dans ce quartier reculé, ne résident plus que quelques invalides comme moi, quelques marginaux irréductibles qui croient être libres mais qui sont, comme tout le monde, surveillés de près. Il ne peut s'agir

d'un rendez-vous galant surtout la nuit ! Le risque est trop grand. Qui serait assez fou pour ouvrir une porte après le couvre-feu ?

Bientôt sonnerait l'heure des goules et des braques. La nuit, le périmètre ne nous appartient plus. Mieux vaut se calfeutrer, croyez moi ! Si vous croisiez leur route, ce qui resterait de vous ne serait pas reconnaissable. Bah ! Je suis vraiment stupide de m'inquiéter pour un individu qui sort et rentre quand il veut, là où une escouade de soldats d'élite ne survivrait pas ! Maudite curiosité ! Dire qu'il y en a pour trouver que c'est une qualité...

J'ai fait reculer mon fauteuil loin de la fenêtre et cligne des yeux pour enclencher la sécurité. Les volets métalliques sont tombés comme le couperet de la guillotine. Mon cou est douloureux. Je suis restée trop longtemps immobile. J'ai terriblement besoin d'un remontant. Je n'ai droit qu'à une dose par semaine quand il m'en aurait fallu deux par jour. Quel instinct vous pousse à lutter quand la vie n'a plus de sens ? J'avais été une combattante : était-ce mon conditionnement qui me maintenait encore en vie ? D'un coup sec du menton, je mets le panoramique en marche et me plonge dans une nuit différente qui me permet de supporter l'horreur de cette existence confinée.

Immergée dans l'immensité de l'espace que j'avais tant aimé, j'oublie les hurlements qui naissent au fond de ma tête, les douleurs qui vrillent mes membres fantômes, les visions d'apocalypse qui surgissent avec tant de réalisme dès que je ferme les yeux. J'oublie M. X.

LUI

Comme à chacune de mes sorties, je m'arrête sur le palier de la porte. Pieds fermement enracinés au sol, bras souples et détendus avant de rejeter ma tête en arrière. Ce n'est pas une position très confortable et je me sens vulnérable. Je n'ai jamais su pourquoi il m'est plus facile d'effectuer un sondage dans cette position. Dans ma tête se dessine Le Plan. Il s'agit de sélectionner la route la plus sûre. Sauf que les chemins bougent et qu'il vaut mieux être certain que la voie tracée dans ce labyrinthe existera jusqu'à ce que vous atteigniez votre destination. Distance, vitesse et temps, facteurs de probabilités. Calculs enfantins. Il suffit de connaître les bonnes équations.

Bien entendu, la concierge est là et va faire son rapport. Je me demande ce qu'elle a bien pu commettre pour être affectée à ce poste dans ce misérable quartier.

L'autre aussi est là qui guette à travers sa fenêtre. Je n'ai pas besoin de tourner la tête pour constater sa présence. Elle diffuse sa curiosité sur une telle largeur d'ondes qu'il faudrait être à l'autre bout de la galaxie pour ne pas l'entendre. Une seule fois, j'ai tourné mon Œil vers elle et je n'ai vu qu'un puits insondable. Rien d'autre. J'ai eu peur. J'ai cru un instant qu'avec une telle volonté, elle pourrait me déchiffrer. Est-elle encore humaine, entièrement reconstituée, prisonnière de cette gangue mécanique ? Elle m'intrigue certes mais est-ce suffisant pour entrer en relation ? Non, non, non. Cela ne vaut pas la dépense d'énergie. J'ai trop besoin de mes forces pour affronter le dehors et atteindre le labo. Je ne dois pas me laisser distraire.

Peut-être, une fois, aurais-je dû aller la voir, Elle. La solitude est un grand fardeau. Elle ne mérite pas d'en être accablée. Elle aurait eu sûrement un tas d'histoires à me raconter, de celles qui suintent le vécu, qui transpirent le courage et l'espoir. De belles histoires d'Ailleurs qui vous marquent la mémoire au fer rouge et vous emplissent le cœur de

détermination. Contrairement à elle, je ne suis jamais parti. J'aurais tant aimé. Inapte pour instabilité ! Vu d'un autre angle, cela m'a sauvé : je suis encore entier ! De toute façon, c'est trop tard. Je ne rentrerai plus.

Il m'est plus difficile par contre d'ignorer ceux d'en face. Le message est clair : danger. Danger. Pour eux, nous sommes l'ennemi, l'envahisseur, le gibier à abattre. Oh, je ne les vois que trop bien et leur hideur me révolse. La nausée m'envahit. J'ai pitié de leur jouet actuel mais qu'y puis-je ?

Je m'exhorte au calme et à l'indifférence. Etre vivant ici, sur ce monde, est déjà en soi périlleux ! Mon activité n'est pas, non plus, anodine. Que peuvent-ils savoir, cachés derrière leurs murs opaques ? Ils ne perçoivent que des apparences, autrement dit, rien du tout. Ils n'ont pas le cran d'aller plus loin. Ce sont des monstres lâches. Quoiqu'ils fassent maintenant, ils ne pourront plus m'arrêter. Ils ne pourront plus, tous, nous arrêter.

En mode d'éveil, j'ai toujours l'impression d'être sur le point de tomber. Comme si, soudain, le monde tremble et vacille. Comme si une main géante efface lentement les couleurs et les contours qui m'apparaissent avec tant de netteté durant la transe. Je me suis souvent posé la question. Etions-nous tous, goules et braques, concierge, milice, et nous, les autres, placés sous la coupe d'une plus grande entité ? Et cette vision que j'appelle et qui me guide, n'est-elle que l'expression de sa pensée, plus pénétrante que la mienne ?

J'ajuste mon masque pour cacher mon trouble. Impossible d'ailleurs de respirer longtemps cet air vicié. Faut que j'arrête de divaguer et que je me concentre. Pas encore, mais presque... Patience !

Voilà, le signal « voie libre ». Il est temps. Aller simple. Il n'y a que les premiers pas qui sont difficiles...

La concierge

Comme à chaque sortie, j'envoie mon rapport. Ponctuellement. Précisément. Je doute cependant qu'il soit lu. Il n'y a jamais de réponse. Je tapote sans réfléchir les codes d'accès : touche envoi.

« Élément CG49 à base VISUD » La voix est atonale, basse et discrète. Seules quelques lumières rouges et jaunes dansent sur les murs un ballet aléatoire insuffisant pour bien percevoir la chose qui siège au centre de la pièce. Même son ombre se dessine à peine, grotesque caricature tremblotante. La voix est agréable, cependant. Elle ne charrie pas de menaces, parfaitement neutre.

« Élément CG 49 à base VISUD - Rapport : le sujet X a quitté le refuge, je répète, le sujet X a quitté le refuge à 2107 heure locale après une pause de 3.45 »

« Citoyenne du 2 / CG 49 actuellement seule occupante du refuge : dernier bilan : état satisfaisant. Sécurité maximale enclenchée »

« Forte activité périphérique détectée par senseurs 3 et 4.
Attaque suspectée de goules et de braques dans moins de 2.26
Demande renfort. »

RAPPEL MESSAGE PRECEDENT :

Rupture d'énergies prévue dans moins de 2x2400

Elément CG 49 à Base VISUD

« Urgent - Demande nouvelle programmation -

Je confirme : Rupture d'énergies prévue dans moins de 1x2400 »

La vitre d'en face

Là, pas question de sortie. La porte claque et l'enfant sursaute brusquement terrifié. « *Keketuféd'bou'tà l'f'nêtre ?* » éructe le braque en colère. Pas besoin d'être proche pour sentir l'haleine chargée de relents écœurants qui envahit la petite chambre. Rien, murmure l'enfant en baissant la tête. Il va recevoir encore une bonne correction, ou pire, pour avoir osé quitter sa place. Au moins, cela tombera sur lui. Il n'y a plus personne d'autre. Sa petite main cache dans son dos la lampe qu'il a bricolée pour essayer de percer l'obscurité. Il est chétif et ses yeux myopes se plissent sous l'effort pour contenir des larmes qui vont déclencher, c'est certain, l'avalanche de coups. C'est un effort louable mais inutile. Le faisceau de lumière dans son dos le trahit. Et ça, c'est impardonnable.

« *Sale Teigne* », crache encore la bête, les appendices s'approchent du visage pâle tels des monstres implacables. « *Minable Mauviette* ». Rien n'est plus faux. Il faut une sacrée dose de courage pour affronter l'horreur et rester debout devant elle... alors que retentissent les gloussements syncopés de la goule.

Le cerveau tremble sous le crâne malmené par les chocs répétés. L'enfant s'en fout. Les coups, ce n'est rien, pense-t-il tandis que le monde s'éloigne. Mais d'où viennent alors les cris et les gémissements qu'il entend ? Les coups, c'est plus facile à supporter que le reste. Les nuits bien trop nombreuses où il a fallu se déshabiller. Les nuits spéciales organisées par les goules et les braques. Les nuits bien trop longues où il ne veut plus de ce corps, où son esprit s'enfuit loin, au moins jusqu'à l'immeuble d'en face. Les nuits où il s'accroche à l'idée qu'on viendra le sauver. Les nuits où il veut croire de toutes ses forces, que l'aube se lèvera, enfin.

Si c'est le cas, qu'elle se dépêche, l'aube. Sa vie à lui ne tient plus qu'à un bout de ficelle effiloché. Le monde qu'il a créé, les rôles que chacun interprète, tout cela, c'est bientôt terminé. Il faut affronter la réalité : l'obscurité l'aura bientôt complètement digéré.

Monsieur X n'interviendra pas. La concierge n'appellera pas la milice. Il n'ira pas vivre avec la dame du deuxième d'en face. Celle qui, croit-il, lit tous les jours devant la fenêtre, confortablement installée dans un beau fauteuil brillant... Ils s'en seraient pourtant raconté des histoires ; des histoires de cosmonautes et d'évasions, de héros et surtout de mondes différents, lumineux, où un enfant a le droit de vivre ailleurs que dans sa tête, ailleurs que dans la peur et la douleur.

Parce que cet enfant-là, de l'imagination, il en a à revendre. C'est tout ce qui l'a maintenu vivant. Pourtant, ce soir, cette nuit, à 21.19, il ne pleure plus, ne crie plus, ne rêve plus.

Le braque a soif. Ce n'est plus excitant de frapper ce corps mou qui n'exprime plus sa souffrance. Il va chercher la Goule pour s'amuser vraiment. Il est l'heure de partir chasser. Le plancher gémit à son tour tandis qu'il le martèle en sortant.

La lampe bricolée a roulé sur le sol. La lumière de la pile usée s'estompe comme le souffle de l'enfant, dans l'anonymat le plus complet. Une petite tâche rouge naît sur le sol alimentée par les ruisseaux qui coulent à la commissure des lèvres et s'échappent du nez. Il est 24.00. Panne d'énergie.

Monsieur X a disparu. La fenêtre du concierge s'est éteinte définitivement. Les volets du deuxième resteront clos comme les yeux de l'enfant. La rue s'efface lentement. Rideau. Ce monde là a-t-il seulement existé ?
Ne ressemble-t-il pas étrangement au vôtre ?
N'avez-vous pas, vous aussi, un peu trop rapidement, fermé vos volets ?

Mijo, mai 2007

Retrouvez « Quatuor » sur Culture SF : <http://www.culture-sf.com>
